

Amélioration de la condition féminine, condition permissive du développement en Haïti

Marie-Ange OCCELAS

Alors que les économies mondiales sont de plus en plus développées, les inégalités, l'exclusion et la pauvreté qui accompagnent ce progrès et cette croissance économique nous projettent au centre de l'enjeu du développement axé sur la croissance. Les insuffisances de ce modèle et son incapacité à garantir une élévation du standard de vie de tout le corps social nous forcent à réfléchir à un modèle de développement, lequel ne privilégie pas uniquement la productivité, mais s'articule autour des « possibilités » actuelles et futures des femmes qui permettent d'agir structurellement sur leur statut et condition sociale.



Louisiane SAINT-FLEURANT, *Erzulie*, 1993

« Il y aura toujours quelqu'un de plus pauvre que l'homme le plus pauvre : c'est sa femme »

Christiane Marty

Le concept « développement » a fait l'objet, ces dernières décennies, d'innombrables études et réflexions, donnant lieu à une diversité d'approches en la matière. À l'origine, développement équivalait à croissance économique. Le concept de développement, (dynamique, complexe, multidimensionnel et en constante mutation), qui signifiait alors *l'obtention d'une croissance économique significative sur une longue période*¹, est réduit à sa dimension économique. Le développement économique et social fait référence à l'ensemble des mutations positives sur le plan économique, technique, démographique, social..., que peut connaître un pays et invoque une dynamique de progrès dans différents domaines dont celui de l'économie. Cette croissance se vérifie entre autres par la variation annuelle (taux de croissance) du PIB —en tant que mesure de l'activité économique—, d'un côté, et de l'autre, le PIB per capita, le rapport de la dette publique sur le PIB et la compo-

sition de cette dette (intérieure et extérieure) et également par le comportement des différents postes de la balance des paiements. Toutefois, contrairement à l'approche axée sur la croissance qui mise davantage sur la position des indicateurs mentionnés plus haut, l'approche axée sur le développement a plutôt fortement insisté sur une série de transformations structurelles qui à la fois rendent possible cette croissance économique, élevant ainsi le standard de vie. Ainsi, sur la base de progrès économiques, techniques et scientifiques, donc du niveau de développement des forces productives, les pays sont alors classés en pays dits développés et pays dits sous-développés².

En Haïti, le développement axé sur la croissance a longtemps été promu. Dans le mémorandum accompagnant l'exercice fiscal 2006-2007, se retrouvent ainsi les propos conjointement signés par le ministre des Finances de l'époque et par le gouverneur de la Banque centrale affirmant qu'Haïti a mis en place des politiques macroéconomiques qui ont contribué à stabiliser l'économie, à améliorer la discipline budgétaire, à réduire l'inflation et à assurer la transparence. L'objectif final de cette politique était d'améliorer les conditions de vie et de faire reculer sensiblement la pauvreté dans le pays en stimulant la croissance de manière durable, notamment grâce à une confiance renouvelée du secteur privé et à une reprise de l'investissement privé, en concertation


avec le FMI et le reste de la communauté internationale.

Avec une telle approche, il n'existe aucune relation stricto-sensu entre la croissance et l'amélioration du bien-être. La croissance seule ne semble pas déboucher sur la satisfaction des besoins de l'existence de chacun et ne permet pas d'expliquer la pauvreté. Les théories fondées sur les considérations purement économiques ne sont pas nécessairement accompagnées « *d'un mouvement vers le haut de tout le corps social, en matière de besoins fondamentaux (accès à l'eau, à la santé, à la l'éducation, aux loisirs...)* »³.

Même si le développement englobe la croissance, il ne peut se réduire à celle-ci, il est bien plus. Selon B. Conte, il comprend, *une hausse du bien-être social, des changements dans les structures et finalement une mutation de la société toute entière*⁴. Ainsi, si la croissance constitue un facteur du développement qui serait plus englobant, il devrait le dépasser en accentuant la satisfaction des besoins fondamentaux, la réduction des inégalités, du chômage, de la pauvreté.

D'ailleurs, même si les économies mondiales se développent au fur et mesure que l'histoire de l'humanité progresse, force est de constater que le modèle de développement basé sur la croissance économique engendre, dans la répartition des richesses, des inégalités patentes entre pays du Nord et pays du Sud et aussi à l'intérieur même de ces pays. Loin d'être la pana-

cée attendue, il est une source de surexploitation, de déséquilibres, d'inégalités sociales croissantes. Famine, chômage, analphabétisme, pauvreté s'accroissent dans certains pays. En plusieurs « décennies de développement », de grands progrès économiques ont été enregistrés effectivement dans de nombreux pays, mais, paradoxalement, les inégalités n'ont jamais été aussi criantes, et l'exclusion aussi profonde. Par exemple, 2,8 milliards d'individus vivent toujours avec moins de deux dollars américains par jour ; les sept plus grosses fortunes du monde additionnées excèdent plus que le PIB total du groupe des 49 pays les moins avancés où vivent 650 millions d'individus⁵.

 **Quoique généralisé, ce déséquilibre constaté est pourtant vécu de façon plus marquée par les femmes et les filles dont les conditions de vie ne cessent de se dégrader**

En Haïti, la pauvreté semble davantage s'accroître : plus de la moitié de la population, soit 56%, reçoit quotidiennement moins d'un dollar américain et un peu plus des trois quarts, 76%, moins de deux dollars⁶. En dépit des efforts des ménages haïtiens pour acquérir certains droits sociaux, les inégalités et la pauvreté tendent à se renforcer. Plus de 76% de la population du pays et 80% de la population en milieu rural, vivant avec moins de deux dollars américains par jour sont considérés comme pauvres⁷. Ce dé-

séquilibre généralisé est pourtant vécu de façon plus nette par les femmes et les filles dont les conditions de vie ne cessent de se dégrader. La disparité dans la jouissance de leurs droits fondamentaux est évidente, notamment la santé, l'éducation, l'emploi. Selon les statistiques officielles de l'IHSI (2003), sur les 40% de la population de dix ans ne sachant ni lire ni écrire, 42% sont des femmes ; 36% des hommes. Sur les 1.1% de la population ayant atteint le niveau universitaire, seulement 0.7 % sont des femmes ; 1.4 % des hommes; le taux de chômage élargi des femmes vaut 1.59 fois celui des hommes.

En dépit des discours, des belles intentions, des conventions et traités relatifs à l'éradication de la pauvreté et au développement, les statuts de la condition féminine démontrent, à l'analyse, que les femmes haïtiennes continuent de se retrouver en marge de l'organisation sociale et très éloignées d'un projet de développement porteur de changements réels et durables. Les politiques publiques en cours persistent à occulter et à ignorer les rapports sociaux de sexe défavorables aux femmes et demeurent parties prenantes de leur positionnement inégal dans la balance sociale.

D'une approche économique à une approche humaine du développement

Au fur et à mesure, le concept de développement simplifié à outrance dans un contenu exclusivement économique, a commencé à montrer ses limites.

L'évidence de l'exclusion générée par ce modèle suscite de nouvelles réflexions sur la nécessité de mettre le développement au service de l'ensemble de la population et non plus à celui d'une minorité. De nouvelles dimensions sont incorporées au concept; aussi, parle-t-on de développement durable, soutenable, de développement humain proposé par le Programme des Nations Unies pour le développement (PNUD) dans son rapport mondial sur le *développement* humain publié en 1990, lequel a pour principal objectif « *d'élargir la gamme des choix offerts à la population, qui permettent de rendre le développement plus démocratique et plus participatif. Ces choix doivent comprendre des possibilités d'accéder aux revenus et à l'emploi, à l'éducation et aux soins de santé et à un environnement propre ne présentant pas de danger. L'individu doit également avoir la possibilité de participer pleinement aux décisions de la communauté et de jouir des libertés humaines, économiques et politiques* »⁸. Les prémisses de l'égalité d'accès et d'opportunités sont posées, l'être humain devient au centre des préoccupations et processus de développement. À partir de ce concept, le PNUD institue l'Indicateur de développement humain (IDH) qui combine les variables : revenus, espérance de vie, niveau d'éducation, liberté humaine. Selon cette notion, le développement humain doit donc être bien plus qu'une accumulation de revenus et de richesses qui n'est qu'une aspiration parmi d'autres. Il doit être centré sur

les personnes. Le processus doit conduire à l'élargissement de la gamme des possibilités qui s'offrent à chacun, ce qui rejoint la pensée de Amartya Sen, lequel, dans son ouvrage intitulé « *Nouveau modèle Economique* »⁹, met au cœur du processus de développement l'accroissement des « capacités » de l'individu, soit un ensemble de libertés réelles qui lui permettent d'exploiter ses capacités et d'orienter son existence. Ainsi, il propose que soient prises en compte, à côté de la richesse monétaire, toutes les possibilités économiques, sociales et politiques offertes à l'individu directement liées à son état de santé, à son niveau d'éducation, à son espérance de vie ou encore à la possibilité de faire entendre sa voix dans les débats locaux et nationaux.

Partir de l'être humain : mettre l'emphase sur la condition féminine

Ainsi abordé, la réflexion sur la problématique du développement revient à placer l'individu au centre de toutes les préoccupations économiques, sociales et politiques. Cependant, il serait naïf de croire que les femmes pourraient nécessairement en tirer les mêmes avantages que les hommes. En effet, l'histoire récente et passée de la condition féminine atteste suffisamment de l'absence de ces dernières dans nombre de politiques publiques censées être bénéfiques à toute la population, mais qui, en réalité, ne font qu'exacerber et/ou perpétuer ces inégalités. Aussi, convient-il pour nous, à l'intérieur de ce

débat sur l'humain, de replacer la condition sociale des femmes, dans cette réflexion sur le développement. Les considérations sur la situation des femmes et des filles en Haïti dans l'accès à l'emploi, aux revenus, à l'éducation et à la participation aux décisions politiques, illustrent notre propos en mettant en évidence, s'il en était besoin, les barrières qu'elles rencontrent constamment et l'obligation d'entreprendre toute démarche pour réussir à les éliminer afin de réussir à tirer l'ensemble de ce pays vers le haut.

Accès à l'éducation

En 2003, près de 40% de la population dont 42% de femmes et 36% d'hommes ne savait ni lire ni écrire selon les données de l'IHSI. Ces dernières années, des efforts significatifs ont été consentis, dans l'éducation, particulièrement sur le renforcement de l'accès universel à l'éducation par l'élaboration de programmes nationaux dont l'Éducation pour tous (EPT). Une augmentation significative a été enregistrée dans l'accès à l'éducation primaire, et une réduction des écarts entre garçons et filles est visible. Les statistiques les plus récentes confirment un progrès vers la parité dans le cycle fondamental même si l'écart se creuse par la suite aux niveaux supérieurs.

En 2003, près de 40% de la population dont 42% de femmes et 36% d'hommes ne savait ni lire ni écrire



Magda MAGLOIRE, *Famille*, 2008

Cependant, tel que le souligne le rapport national d'application et de suivi de la Convention, paru en 2008, sur l'élimination de toutes les formes de discrimination à l'égard des femmes, il reste certes des efforts à faire bien moins pour l'accès à l'éducation que pour maintenir les élèves à l'école. Les analyses démontrent un déséquilibre entre filles et garçons. L'espérance de vie scolaire actuelle des filles est de deux ans et huit mois contre trois ans et neuf mois pour les garçons. En outre, elles n'ont pas les mêmes opportunités de formation technique et professionnelle ; le traitement est discriminatoire dans le secteur éducatif ; le curriculum reproduit les schémas stéréotypés ; le taux de réussite différencié est plus faible pour les filles à cause des charges domestiques qui leur sont assignées ; la formation reporte la

ségrégation du marché de travail, les inégalités d'opportunités, de chances et de traitement dans l'accès à l'éducation des adultes¹⁰. Donc, lorsque le maintien de ses filles et de ses femmes dans le système scolaire et éducatif n'est pas garanti, les capacités de ces dernières à accéder à des emplois formels productifs et décentes diminuent *ipso facto* ; on assiste à une détérioration des revenus, à une augmentation du risque de chômage ainsi qu'à des possibilités pour que ces dernières se retrouvent cantonnées dans les secteurs d'emplois précaires et vulnérables.

Selon A. Sen, l'éducation permet d'améliorer l'ensemble des autres capacités sur la somme des opportunités et possibilités offertes à l'individu. Le niveau d'éducation influence positivement l'accès à l'emploi et aug-

mente la participation à l'activité économique (formelle). Une scolarisation avancée favorise un éventail plus large de perspectives et étend les opportunités d'emploi.

De plus, étant donné le caractère privé de l'offre scolaire, l'éducation des enfants dépend largement du revenu des parents. Les femmes dirigent 44% des familles monoparentales dans le pays, d'où la diminution de la possibilité d'envoyer leurs enfants à l'école qui va favoriser une transmission des inégalités entre les générations, donc des mécanismes de la pauvreté.

En fin de compte, cet état de choses va provoquer un ralentissement économique au niveau national et écarter le pays au fur et à mesure de la voie du progrès économique qui, même s'il n'est pas une condition suffisante du développement, n'en est pas moins un des facteurs contributeurs.

Accès au revenu et à l'emploi

L'accès à l'emploi productif et décent est une source de bien-être qui donne à un individu la liberté de choisir et de s'assurer dignement une situation matérielle qui lui permet de satisfaire les besoins de son existence. Cet accès au revenu et à l'emploi décent est un des paramètres importants de l'analyse de la condition des femmes. La discrimination dans le marché du travail et l'écart des taux de chômage, indiquent qu'elles sont victimes d'inégalités et conditionnent le développement actuel du pays.

Selon les données du rapport CEDEF, le chômage endémique en Haïti est féminin.

Selon les données du rapport CEDEF, le chômage endémique en Haïti est féminin. Quel que soit leur âge, les femmes ont un accès moindre à l'emploi. Le taux de chômage dans l'ensemble du pays est certes de 30% mais la population féminine est représentée à 60.7%. Il en résulte qu'une plus grande proportion de femmes travaille à leur propre compte, principalement dans le commerce.

Selon le DSNCRP, les femmes représentent 43,9% des professions intellectuelles et scientifiques, 36.5% des professions intermédiaires et 32.3% des employées dans l'administration. Elles sont majoritaires dans les professions peu qualifiées ; sur-représentées dans des activités économiques informelles (80%) et sont prédominantes dans les secteurs d'emplois précaires. Ces données, corroborées par le rapport CEDEF, indiquent une forte concentration de femmes à des emplois situés au bas de l'échelle des salaires, dans certains secteurs mal rémunérés nécessitant une faible spécialisation tels le secrétariat, l'enseignement préscolaire, l'hôtellerie, la couture, les services sociaux et communautaires. À cela s'ajoute l'expansion des zones franches (axe stratégique de développement économique du gouvernement actuel) qui embauchent une main-d'œuvre féminine à hauteur de 70%. Selon José G. Vargas Hernández, avec

ce type de projet économique, à date, *personne n'a jamais su prouver qu'il était porteur d'un réel développement ou qu'il avait un impact direct sur le développement économique ou sur la création d'emplois bien rémunérés*¹¹. Les femmes sont certes plus en plus portées au crédit mais les faibles montants qui leur sont alloués sont surtout orientés vers le commerce car ils ne permettent pas d'importants investissements de productivité et ne facilitent ni leur épanouissement sur le plan social ni une amélioration substantielle de leurs conditions de vie¹².

Ce déséquilibre dans l'accès au revenu et à l'emploi résulte d'une double dialectique de production et de reproduction des inégalités. Au départ, les femmes ont moins accès aux opportunités, aux biens et aux services de base et à l'éducation avancée qui les prédisposent au commerce, aux activités économiques informelles ou aux autres secteurs précaires et mal rémunérés. Présentes dans les filières de formation professionnelles génératrices de chômage et, de pauvreté¹³ et, en dehors du microcrédit, elles ont peu d'accès aux ressources financières substantielles permettant des investissements productifs. Par conséquent, elles disposent de moins en moins de capacités qui conditionnent leur pouvoir de transformation sociale par leur apport dans le développement national qui, dans ces conditions, est fortement compromis. Comment y parvenir alors qu'une grande partie de la population, en majorité des fem-

mes, se trouve piégée dans des emplois vulnérables assortis d'une faible productivité et de bas revenus ? Les possibilités de contribution des femmes au développement d'Haiti, sur le plan économique, nécessitent pour elles des emplois décents et productifs sur le marché du travail.

Accès à la participation politique

La notion de développement humain utilisée tout le long de cette réflexion, par opposition au modèle traditionnel de développement économique, met en évidence non seulement l'accès de tous les individus aux biens et services sociaux de base mais aussi le caractère participatif de la démarche.

Les femmes ont longtemps été exclues de la gestion de la vie publique en Haïti. Diverses raisons peuvent expliquer cette mise à l'écart: mainmise sur l'espace politique formel par les hommes ; division du travail basée sur le sexe qui font porter aux femmes le poids des responsabilités domestiques ; la reproduction (et ses incidences) qui leur laissent peu de temps pour participer à la vie publique ; le faible niveau d'éducation et la dépendance économique.

Ces dernières années, certaines avancées ont été constatées dans l'accès des femmes à la vie politique, malgré leur faiblesse relative (c'est-à-dire comparé à celui des hommes). Haïti a connu une femme Chef d'Etat en 1990 (et deux candidates à la

présidence en 2006 et 2011), deux premiers ministres; En 2001, 44% des déléguées étaient des femmes et 10% en 2001; en 2010, quatre des 99 représentants de la Chambre des députés étaient des femmes et trois des 30 sénateurs. L'inscription du quota de 30% dans l'amendement de la Constitution est un pas important dans la promotion des femmes à participer dans la politique, nonobstant toutefois des mesures volontaristes qui parviennent à changer pour elles les relations sociales discriminatoires et qui contribuent à les maintenir dans une situation d'infériorité et en marge de la gestion de la cité.

✚ L'inscription du quota de 30% dans l'amendement de la Constitution constitue un pas important dans la promotion de la participation politique des femmes

Le gouvernement actuel se targue d'être composé de 40% de femmes. Cependant, « *il ne suffit pas que quelques femmes accèdent à de hautes fonctions. Isolées des autres femmes, elles deviennent rapidement des otages du pouvoir en place. Il faut un nombre suffisant de femmes au pouvoir pour apporter une vision nouvelle des relations entre hommes et femmes dans la société et faire évoluer les institutions* »¹⁴. À cet effet, lors de la conférence des Nations-Unies sur l'engagement politique des femmes tenue en septembre 2011, Hilary Clinton déclarait qu'accroître la participation des femmes à la politique et au pro-

cessus national de décision est essentielle à l'essor de la démocratie et au développement durable des nations. À la 66^e Assemblée générale tenue en septembre 2011, Michelle Bachelet rajoutait pour sa part que : « en tirant pleinement parti de l'intelligence de la moitié de la population mondiale –de l'intelligence des femmes– nous améliorons nos chances de trouver des solutions réelles et durables aux défis auxquels nous nous heurtons ».

Dans un modèle de société égalitaire, le partage réel du pouvoir politique et économique engendre l'amélioration des conditions de vie des femmes parce qu'elles participent aux décisions qui les concernent et sont capables de modifier l'agenda politique ainsi que les priorités économiques porteuses de changement dans la condition féminine. La participation des femmes aux décisions politiques est à l'évidence un des enjeux prioritaires de la lutte pour plus d'égalité, devenue aujourd'hui une des exigences du développement ; c'est autant une condition préalable qu'une conséquence.

✚ Amélioration de la condition féminine, condition permissive du développement en Haïti

Selon A. Sen, le développement est un processus d'expansion des libertés qui doit également profiter à tous, hommes, femmes et enfants. Dans cette optique, l'élimination des dispari-

tés, l'équité, la justice sociale et la participation sont des valeurs fondamentales de ce processus de développement dans lequel les femmes (aussi bien que les hommes), sont considérées comme parties prenantes.

Renforcer la participation des femmes à la vie sociale et politique, permet à ces dernières de prendre des décisions et d'influencer l'action publique

Comme le souligne la Banque mondiale dans son rapport sur le développement dans le monde, l'amélioration de la condition féminine est un atout pour l'économie et favorise de nombreux autres résultats du développement. Promouvoir l'éducation des femmes aux opportunités économiques et aux facteurs de production, peut générer des gains de productivité généralisés. Toujours selon ce rapport, *lorsque la main-d'œuvre féminine est sous-employée ou mal utilisée –en raison de la discrimination à l'encontre des femmes sur les marchés et dans les institutions érigées par la société qui les empêchent d'achever leurs études, de pouvoir exercer certaines professions et d'obtenir les mêmes rémunérations que les hommes– des pertes économiques s'ensuivent*¹⁵. Ces pertes vont ralentir la croissance qui, même si elle n'est pas une condition suffisante du développement, n'en est pas moins un déterminant important.



Louisiane SAINT-FLEURANT, *Famille*, 1999

Renforcer la participation des femmes à la vie sociale et politique, permet à ces dernières de décider et d'influencer l'action publique, ce qui *devrait déboucher sur des institutions et des actions publiques plus représentatives et plus inclusives et, partant, sur une meilleure trajectoire de développement*¹⁶. Lorsqu'en raison d'obstacles multiples, les femmes sont privées de leur capacité de participer à la vie politique, il est plus probable que les décisions et actions politiques continuent de refléter les intérêts des groupes dominants, de maintenir les disparités, de créer des *trappes à inégalités* susceptibles de favoriser une transmission intergénérationnelle de la pauvreté qui est le corollaire de l'inégalité. Ce faisant, l'opportunité de mettre à contribution le potentiel d'une grande partie de la population se perd et les chances pour la génération suivante d'être partie prenante de la mar-

che vers le développement sont aussi hypothéquées.

Vers un modèle de développement inclusif en Haïti

Les limites aux définitions antérieures du concept de développement font qu'il est impossible aujourd'hui de poser cette problématique en termes de croissance et de progrès uniquement économiques qui peuvent également être tributaires d'une forte exclusion et de criantes inégalités. La croissance peut se faire au détriment de couches importantes de la population, ce qui mettra en péril la stabilité politique nécessaire au progrès économique. Les travaux d'Amaritya Sen ouvrent la voie à une meilleure compréhension des relations entre les inégalités et la pauvreté. Les données relatives à la condition féminine dans toutes ses dimensions ont d'ailleurs servi à démontrer que la conception du développement jusque-là prônée en Haïti n'a

fait qu'accentuer la discrimination sous toutes ses formes.

Il existe actuellement une velléité de l'Etat de repositionner Haïti dans la carte du développement, de faire d'elle un pays émergent à l'orée de 2030, ce ne sera possible que si l'amélioration de la condition féminine en constitue l'axe principal. Pour y arriver, l'Etat doit nécessairement, entre autres décisions :

- Travailler au développement du capital humain pour la saisie et l'extension des opportunités et des aspirations dont les inégalités se creusent tôt dans la vie des femmes et se reproduisent à travers les générations.
- Améliorer l'accès des femmes aux biens et services sociaux de base qui sont des investissements dans le développement du capital humain et qui favorisent l'accroissement des capacités de base.
- S'attaquer aux discriminations persistant dans le domaine de l'éducation non seulement par des décisions sur la parité à l'entrée mais aussi sur le maintien des filles à l'école, l'élimination des mesures préjudiciables aux filles-mères, l'accompagnement des femmes dans les filières porteuses.
- Améliorer l'accès des femmes aux opportunités économiques ; développer leurs capacités dans des secteurs d'activités valorisants et rémunérateurs ; combler le fossé de rémunération entre les hommes ; instaurer l'égalité de genre pour des salaires

- Augmenter la capacité de décision et d'action des femmes dans la société ; accroître la visibilité de la contribution et du potentiel politique des femmes : Il est important de démanteler les barrières entre les sexes et de s'attaquer aux préjugés liés au genre, en rendant visibles les réelles capacités et compétences politiques des femmes.

Ces mesures, parmi d'autres, permettront d'agir sur les droits et la condition féminine. En retour, ces améliorations donneront aux femmes la possibilité de renforcer leur contribution au développement du pays. Alors seulement, Haïti pourra retrouver le chemin d'un développement humain et durable et conjurer les risques, trop réels, de sombrer dans le chaos.

Bibliographie

Agence française de développement (AFD), 2010. *Mesure pour mesure : Sait-on vraiment mesurer le développement ? 8^{ème} conférence AFD / EUDN*

Banque mondiale. 2012. *Equité de genre et développement. Rapport sur le développement dans le monde*

Eric BERR, Jean-Marie, HARRIBEY, 2005. *Le concept de développement en débat. Introduction au dossier d'économies et sociétés, Série « Développement, croissance et progrès », n° 43, 3/2005, p. 463-476.*

Gilbert, RIST. 1996. *Le développement : histoire d'une croyance occidentale*, Paris, Presses de Sciences Po, 1996

Institut haïtien de statistiques et d'informatique (IHSI), 2003. *Enquête sur les conditions de vie en Haïti (ECVH).*

Marie Germide Oscar, JEAN-BAPTISTE, et Bonny JEAN-BAPTISTE. 2005. *Femmes et pouvoirs: enjeux pour un véritable développement en Haïti. Conférence présentée à la 11^{ème} Conférence générale de EADI.*

Ministère à la Condition féminine et aux Droits des femmes (MCFDF), 2009. *Rapport Beijing + 15*

Ministère de la Planification et de la Coopération externe (MPCE). 2006. *Inégalités et pauvretés en Haïti*

SEN, Amartya. 2003. *Un nouveau modèle économique : développement, justice, liberté.* Editions Odile Jacob, Paris

Sites consultés

<http://conte.u-bordeaux4.fr/Enseig/Lic-ecod/intro1.htm>. CONTE, Bernard. 2003. *Le concept de développement*

¹ B. CONTE, 2003

² Cette classification a évolué depuis; on parle maintenant de: pays sous-développés, en voie de développement, développés ; il y a aussi le groupe des pays émergents tels Chine, Russie, Inde, Brésil, etc.

³ Gunnar MYRDAL, Cité par l'Agence française de développement, 2010.

⁴ B. CONTE. 2003.

⁵ E. BERR et J-M. HARRIBEY, 2005.

⁶ IHSI, 2000-01.

⁷ MPCE, 2006.

⁸ Cité par G. RIST. 1996.

⁹ A. SEN, 2003.

¹⁰ MCFDF, 2009.

¹¹ Cité par Alter presse <http://www.alterpresse.org/spip.php?article12032>.

¹² MPCE, 2006.

¹³ Il suffit d'observer les publicités pour comprendre l'offre démesurée de filières professionnelles qui offrent peu d'opportunités d'emplois : ticketing, marketing, opérations bancaires, opérations douanières, etc. Un autre tour dans ces écoles permet de constater la forte présence des jeunes filles qui s'y engouffrent faute d'avoir des opportunités plus sérieuses ou la possibilité d'accéder à l'université. Il est clair que ces dernières vont en majorité constituer le lot des chômeuses ou en éternel recherche d'emploi.

¹⁴ DeGROOTE, 1997, cité par M.G. JEAN-BAPTISTE et B. JEAN-BAPTISTE, 2005.

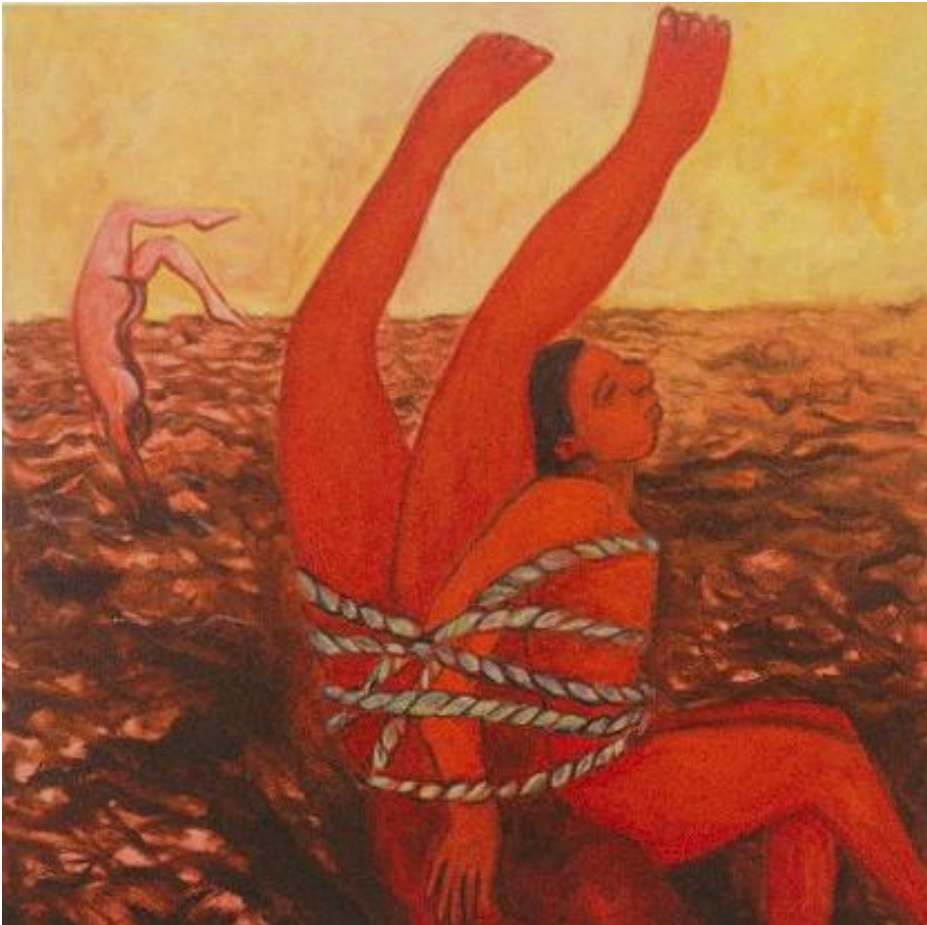
¹⁵ Banque mondiale, 2012.

¹⁶ Op. cit.

Femmes, peintures et politique du Mexique

Elena PONIATOWSKA

Sœur Juana de la Cruz est une femme exceptionnelle qui apparaît au XVII^{ème} siècle et couvre trois siècles. C'est la poétesse principale de l'Amérique latine, selon Octavio Paz. Une autre femme, Frida Kahlo, née le 6 juillet 1907, rompt aussi le schéma. Peintre renommée et épouse de Diego Rivera, petite Fisita comme l'appelait Diego, est aujourd'hui une icône à l'instar de la Virgen de Guadalupe. Bien sûr, il y a eu des héroïnes durant l'indépendance comme la Doña Josefa Ortiz de Dominguez et, durant la Révolution, Juana Gutiérrez de Mendoza, compagne d'Emiliano Zapata mais, jusqu'à récemment, les historiens avaient oublié de mentionner les femmes soldates. Sans elles, il n'y a pas de révolution mexicaine parce que les hommes auraient simplement déserté.



Marie-Hélène CAUVIN, *Sans titre*

✪ Aujourd'hui on les appelle
Adelitas

Les femmes de la Révolution Mexicaine étaient surnommées vivandières, cuisinières, colonelles, vieilles de casernes, galettes de capitaine, soldaderas, entremetteuses, femmes soldats, cafards, femmes tondues, poulets, scandaleuses et prostituées. Aujourd'hui on les appelle Adelitas.

- Je te donne l'eau / j'apporte les marmites et les casseroles pour te faire à manger / Je t'enlève tes poux / J'attache ton baluchon / Je lave ta chemise / Je rassemble le bois pour faire le feu / Je nettoie ton fusil / J'allume ta cigarette et s'il n'y a pas de tabac, je t'en fais une avec un tabac très fort, ici j'ai des feuilles de maïs / Je transporte ton Mauser et les cartouches / Je fais attention à ce que ta poudre à canon ne se mouille / Je te fais un abri sur le champ de bataille / Je suis ton matelas / Je veille sur ton fils dans les tranchées.

Les femmes-soldates voyageaient sur le toit du wagon parce que les chevaux devaient être sécurisés. Le troupeau de chevaux va à l'intérieur, ordre de Pancho Villa. La perte d'une jument était irréparable, celle d'une femme, qui sait ? Unie à son homme, la femme soldate supportait la neige du nord, le verglas, la rosée de l'aube jusqu'à

ce que les premiers rayons du soleil et le vent assèchent ses vêtements. Le soleil, comme nous le savons tous, est le manteau des pauvres même lorsque l'aube tarde. Les femmes soldates servaient de soleil et d'abri comme un immense châle à une troupe hirsute qui avançait sans savoir ni comment ni pourquoi.

Elles avançaient au train de la vie, au train du combat et au train du destin. Pour elles, le train n'avait pas la même allure qui protégeaient les femmes décentes contre toutes les inclémences derrière les fenêtres des maisons avec une petite tasse de thé dans les mains et un mouchoir aux yeux. Elles avaient pour unique vocation qui te sauve la vie, deux pieds qui savent marcher. 'Déjà le détachement s'en va !' et elles arrivaient à la station avec un rejeton qui dormait par moments replié sur le panier surchargé. La majorité des soldats était des adolescents de 14 et 15 ans et les femmes aussi étaient de jeunes poussins, bien que les historiens et romanciers les aient décrites sur le modèle de **Nellie Campobello**.

Peu de femmes sont *la Pintada*, *Juana Gallo*, *Maria Pistola*, *La Adelita*, *La Valentina*, *La Cucaracha*. Dans le film *La Generala*, l'actrice Maria Félix nous a montré une virago, un cigare à la bouche et le sourcil relevé, distribuant des gifles et décidant non seulement de sa propre vie mais aussi de celle des autres. A-t-on vu apparaître quelquefois une femme soldate semblable ? Ceci n'est pas prouvé. En échange, Agustín Casasola a décrit des femmes qui, s'adonnant à une patiente tâche de fourmi, pétrissaient les omelettes avec la main, transportaient l'eau, le feu allumé, le fourneau et la pierre plate pour moudre le maïs (quelqu'un sait-il ce que coûte de transporter

une pierre plate durant des kilomètres de campagne ?) Elles apportent à leur compagnon le récipient pour la purée de maïs ou le café avec le « *ne te préoccupe pas, je le fais* » et à la fin de la journée se signaient de ces petites croix qui se posent comme des insectes sur le front, la bouche et la poitrine et sont des amulettes contre la disgrâce et la mort.

De même, Salvador Toscano, dans des milliers de mètres de film, a fait apparaître devant nos yeux des femmes aux mains brunes détenant la sacoche pour les commissions ou s'appêtant à livrer le Mauser et les cartouches à son homme. Avec ses jupons de percale et ses chapeaux de paille, ses châles et l'interrogation de ses yeux de rapadou, elles ne ressemblent pas à ces fauves mal élevées et vulgaires que certains auteurs de la Révolution mexicaine ont peints. Au contraire, elles se tiennent à l'écart et quand elles se mettent en avant, c'est parce qu'elles deviennent des hommes comme Petra Herrera où ne pas avoir de femme c'est être la moitié d'un soldat, la moitié d'une orange, la moitié d'un cavalier.

Sans les femmes soldates, les hommes conduits au recrutement auraient déserté. Durant la guerre civile d'Espagne, en 1936, les miliciens ne comprenaient pas pour quelle raison ils devaient rester dans les casernes ou dans les tranchées et, à la nuit, s'en allaient tranquilles dans leur lit. Au Mexique, en 1910, sans les femmes, ils auraient fait de même. Sans elles, les soldats n'auraient ni mangé, ni dormi, ni combattu. Le Mexicain tenait à sa compagne qui était son manteau pour le réchauffer. Si les soldats n'apportaient pas une maison avec eux, cela aurait signifié la fin des armées.

Nellie Campobello, grande écrivaine, a lancé une bombe avec son livre *Cartucho* en 1931 et dans ses pages a étalé toute la tragédie de la Révolution mexicaine. Tout au long de petits chapitres, Nellie nous a donné une image cruelle et désincarnée de la révolte vue à travers les yeux d'une petite fille née avant le péché originel. Un mort ou un fusillé à chaque page. De sa fenêtre, voir tomber les hommes et les cadavres sont les jouets que désire la petite fille. Elle fut surprise, quand se fut le tour de son favori, parce qu'elle avait joué durant cinq jours.

Après plusieurs années, en 1967, Jesusa Palancares confirme que faire la guerre pour apporter la paix est un grand mensonge. Jesusa a compté les corps allongés au milieu du champ de bataille, les yeux ouverts et les tripes en l'air et a affirmé que les corporations sont formées « de gens mesquins en abondance ». Selon elle, « les généraux mettaient la main sur les premiers qu'ils rencontraient et les menaient au combat, sans quoi, ils les tueraient parce que tandis qu'on leur montrait comment charger leur fusil, on les envoyait déjà à la mort. Les petits enfants, comme ils ne comprenaient pas, se sont avancés et ont été abattus. Empoignés comme des pourceaux qu'on amène à l'abattoir. Une fois, nous avons reçu une corporation qui venait nous renforcer avec des balles encore chaudes. Je crois que ce fut une guerre mal comprise parce que ceux qui s'entretuèrent, pères contre fils, frères contre frères ; partisans de Carranza, de Villa, zapatistes, n'étaient que de simples naïfs, parce qu'ils vivaient la même misère et qu'ils mouraient de faim. »

Au Mexique, *los de abajo* comme dans la nouvelle de Maximo Azuela, sont les pauvres. Avant les *braceros*. Ceux qui ont traversé le Rio

Bravo à la recherche d'un meilleur sort étaient uniquement des hommes. Actuellement, les femmes aussi meurent au milieu de la rivière ou de soif en traversant le désert entre le Mexique et les États-Unis.

Les femmes, à Chiapas sont une petite herbe qui croît, une goutte d'eau qui surgit, une nouvelle façon d'être dans les vieux modèles

Le Mexique a actuellement 112,4 millions 322 mille 757 habitants. Selon le recensement de la population en 2010, 55 millions sont des hommes et 57,5 millions sont des femmes. Il y a 2.6 millions de femmes plus que d'hommes. En 2010, il y a 95 hommes pour chaque 100 femmes.

La pauvreté s'est féminisée et a un visage de femme, les politiques courantes nées en Amérique latine aussi. L'insurrection indigène a fait apparaître les femmes commandantes au Chiapas, les institutrices, les infirmières, les femmes de ménage, les mères de famille, celles qui fréquentent les marchés pour vendre et acheter, celles, assises avec un enfant dans les bras, qui prient assises sur le parvis de la cathédrale, celles qui tendent la main se conformant aux communautés ecclésiastiques de base que le Pape redoute à Rome à cause de leur proximité avec la théologie de la libération. Les femmes, à Chiapas et dans d'autres provinces, formant un mouvement fragile, qui vient de naître, sont une petite herbe qui croît, une goutte d'eau qui surgit, une nouvelle façon d'être dans les vieux modèles.

L'armée zapatiste de libération nationale qui a commencé à Chiapas en 1984 non seulement a mis les indigènes oubliés mais aussi la

condition des femmes, sur le tapis de la discussion. Le phénomène culturel le plus important de l'EZLN à Chiapas est le nouveau traitement de la femme indigène. Pour ces femmes, tant jeunes que vieilles de 35 ans (parce qu'à 35 ans elles sont déjà vieilles), devenir zapatistes a été la meilleure option de vie. Avant, elles étaient domestiques ou brodeuses ou tricoteuses et ne recevaient même pas la moitié de ce que valait leur travail. Marcos a dit : « *Nous protégeons beaucoup nos femmes parce que comme elles sont mal nourries, nous n'aimons pas qu'elles perdent trop de sang quand elles ont leurs menstrues. Ici, dans l'armée zapatiste, le viol est puni de mort. Le violeur est fusillé. Jusqu'à présent, nous n'avons eu à déplorer aucune fusillade.* »

Autrefois, les femmes étaient échangées contre une bonbonne de pox et cette coutume existe encore dans certaines communautés. Actuellement, celles qui se trouvent en contact avec le zapatisme choisissent leur homme, le regardent et disent : « Tu es celui que j'aime. » Elles peuvent exercer un contrôle sur leur corps et utiliser diverses méthodes contraceptives. Dans leurs pétitions, elles ont dit qu'elles aiment avoir des fils et qu'elles soient capables de maintenir et de conduire une automobile à l'égal des hommes.

À Amatlan, Veracruz, passe un train appelé *La Bestia*. Assis sur le toit des wagons et parfois debout entre deux wagons, les migrants qui aspirent arriver aux États-Unis voyagent dans des conditions infernales. Un groupe de femmes dénommé *Las Patronas*, ayant très vite pris conscience de la souffrance des migrants, distribuent à leur passage des petits sacs en plastique avec haricots et riz et des bouteilles d'eau. Le nom de *Las Patronas*

provient du village que traverse le train *La Patrona*. Certains machinistes klaxonnaient à l'avance pour que les patronnes soient prêtes de façon que les migrants puissent attraper le sac tendu par une main de femme. Cet acte peint entièrement les femmes de mon pays, originaires de la côte de Veracruz qui, en plus de danser el danzon comme des reines, sont généreuses comme seulement peut l'être une mère.

Plus de 16 000 mères célibataires dans le district fédéral abandonnées par un homme qui n'a jamais réapparu, la plupart employées de maisons, sont sujettes à la bonté du patron. Le chiffre est énorme à côté des autres pays qu'est celui des mères célibataires, toutes de maigres ressources et sachant à peine lire et écrire, non acceptées de personne.

Dans le District fédéral, les mères célibataires reçoivent 668 pesos par mois par l'entremise d'une banque. L'immense manque d'auto-estime des employées domestiques les soumettent au désir de l'homme.

Dans le District fédéral, l'avortement peut être effectué jusqu'à 12 semaines de grossesse avec le consentement de la femme et, dans le reste du pays, quand c'est le produit d'un viol. Dans 31 États, l'avortement est légal quand la vie de la femme est en danger. Le lendemain de l'autorisation de l'avortement, en avril 2007 et durant des cinq dernières années, 90 000 femmes ont interrompu leur grossesse, ce qui n'est pas un très grand chiffre pour une cité de plus de 20 millions d'habitants comme la nôtre.

Impossible de ne pas mentionner le féminicide dans notre pays, surtout après les mortes de Juarez qui ont scandalisé le monde et déshonoré



Luce TURNIER, *Maternité*

le gouvernement mexicain. Politiquement, le gouvernement a ignoré une réalité qui a indigné le monde entier. De 2007 à décembre 2008, il y eut 1.221 féminicides dans 12 États ; de janvier 2009 à juin 2010, 1 728 dans 13 entités. L'assassinat des victimes de Juarez a été ignoré par le gouvernement et, en janvier 2011, l'association des mères de famille 'Justice pour nos filles' a enregistré 446 féminicides dans l'État de Chihuahua, soit un chaque 20 heures. Lourdes Portillo a filmé *Señorita Extraviada* qui raconte la misogynie institutionnelle du gouvernement mexicain. Marisa Systach, splendide auteure du film *Perfume de violetas* est un autre

cinéaste qui parle de la cruauté à l'encontre des femmes au Mexique.

Qu'ont fait les femmes riches et élégantes pour le Mexique ? Que firent les députés et les sénateurs aux émoluments mensuels de 77 745 pesos et 126 800 pesos plus commissions, bonus pour fatigue, pour aliments, déplacements, ponctualité, assistance et heures supplémentaires ?

Des 14 043 élèves post-gradués à l'Université Nationale Autonome du Mexique UNAM, 6 918 étaient des femmes. Silvia Torres, docteure en astronomie, a honoré le Me-

xique lorsqu'elle a été nommée, à partir de 2015, présidente de l'Union astronomique internationale. Helia Bravo de Hollis, née en 1901, a été le pilier de la botanique mexicaine divulguée dans plus de 160 publications, Yoloxochitl Bustamente Diez, docteur en sciences, spécialiste en biochimie, est directrice de Polytechnique. Carmen Aristegui, sortie de l'UNAM, est une grande journaliste. Les ballerines Amalia Hernandez et Guillermina Bravo ont créé la danse au Mexique comme l'ont fait les sculpteurs. Agueda Lozano et Helen Escobedo dans leur domaine et les peintres Frida Kahlo et Maria Izquierdo aux côtés de photographes de la taille de Tina Modotti et Lola Alvarez Bravo.

Sur l'ordre du journal communiste *El Machete*, fondé en 1924 par Diego Rivera, David Alfaro Siqueiros, José Clemente Orozco et Xavier Guerrero, Tina a commencé à photographier dans la rue et a essayé de symboliser la lutte sociale. Une photo de 1928 dénommée simplement *Composition* représentant une guitare, un épi de maïs et une cartouchière chargée de balles, est devenue un symbole de la Révolution. Plus tard, Lola Alvarez Bravo aurait dit : « ... Tina a débuté comme photographe de l'élégance : roses, vases, escaliers, fleurs blanches et ensuite s'est occupée des oripeaux des hommes et des femmes du Mexique qui ont recours au pulque dans les bistros, les indigènes d'Oaxaca avec leur plateau de fruits sur la tête, les hommes qui lisent 'El Machete' ou la femme de l'Isthme de Tehuantepec avec l'enfant sur la hanche. La force de sa conviction m'a impressionné. Elle arrivait à un moment très dur, où d'imposantes figures dans le parti communiste comme Xavier Guerrero, Juan de la Cabada Hernan Laborde et sa femme Concha Michel, José Revueltas


Diego Rivera, étaient très persécutés. Au Mexique, Tina a muri comme lutteuse et a produit un art véritable. »

Personne n'avait créé avant elle un symbole photographique comme celui de la femme avec une cartouchiere à sa ceinture, de l'épi de maïs, de la faucille. Par conséquent, Tina a une place importante dans l'histoire de la photographie au Mexique et peut se considérer comme une des premières photographes mexicaines parce que son influence fut définitive sur ses contemporains et son empreinte perdure encore. Manuel Alvarez Bravo, un de ses successeurs, la reconnaît unique. Manuel m'a raconté qu'il devait se passer plusieurs mois, pour qu'il ait envie de photographier quelque chose dans un pays étranger. C'est arrivé à Tina en Allemagne comme en Russie et pour cela, elle est passée de la photographie à la militance.

Qu'est-ce que c'était que d'être femme dans les années 20 et 30 au Mexique ? Lupe Marin et Antonietta Rivas Mercado, Frida Kahlo, Tina Modotti, Mariz Izquierdo ont été traitées de folles, de déculottées et de lunatiques. Évidemment, toutes ces pionnières ne respectaient pas les convenances. Ce n'était pas convenable de décider de sa propre vie, d'apprendre un métier, de l'exercer de s'intéresser à une expression artistique, de s'agenouiller devant un culte qui ne serait religieux et encore moins de se photographier dénudée à une terrasse à la manière de Nahui Ollin et Tina Modotti.

À l'assassinat de son amant, le leader cubain Antonio Mella, en moins de cinq jours, les journaux ont défait sa réputation et consignèrent avec solennité que Tina, entre autres déviations, avait celle


de fumer, barbarie, péché sans aucun doute qui dénotait avec ce vice, d'être une femme de rue. La même chose arriva quelques années plus tard à Lola Alvarez Bravo à la secrétairerie de l'Éducation nationale. Un fonctionnaire déclara : « Comment voulez-vous être considérée si vous m'abordez avec un cigare dans la main et me dites que vous venez travailler ainsi ? » Lola a affirmé nettement : « qu'une femme puisse se maintenir seule et être indépendante provoque une horripilation extrême chez les hommes. »

 **Comment voulez-vous être considérée si vous m'abordez avec un cigare dans la main et me dites que vous venez travailler ainsi ?**

Lola a supplié Manuel pour qu'il lui passe la camera : « Laisse-moi prendre une photo » mais Manuel ne concédait pas souvent et l'enfermait dans la chambre noire pour s'occuper des négatifs. Quand Manuel tomba malade et pensa qu'il allait mourir, elle dit à son fils Manuelito : « Nous allons mourir, qu'allons-faire sans ton père ? » Jusqu'à ce que Lola découvrit qu'elle pouvait vivre par ses propres moyens et renaître de nouveau. Elle fit le portrait de Frida, de Diego, de Maria Izquierdo, de Rufino Tamayo, d'Orozco, de Riviera et des fresques et se rendit compte qu'elle pouvait se confiner dans le montage de photos comme personne ne l'avait fait jusqu'à présent. Ses photos des fresques sont uniques et celle qu'elle fit pour le lobby du théâtre de la Révolution passera à l'histoire. La reporter extraordinaire se détache non seulement dans ses photos mais aussi dans la chronique photographique et dans l'histoire orale du Mexique que j'ai vécue.

Le Mexique a eu la chance de posséder un merveilleux patrimoine photographique et cinématographique que sont les archives Casasola, de la Nation et celles des États de Guanajuato, Puebla et le Pedro Guerra de Yucatan. Salvador Toscano a fait un film que sa fille Carmen organisera et transformera en *Memorias de un Mexicano* qui montre la Révolution en mouvement. Il faudrait signaler qu'aucun pays au monde n'a eu autant de femmes photographes comme le Mexique.

Quand Tina fut expulsée du Mexique, accusée de tentative d'assassinat de Pascual Ortiz Rubio, en 1931, Manuel et Lola Alvarez Bravo héritèrent de son engagement : photographier les fresques de Diego, de Orozco dans les jardins de la secrétairerie de l'Éducation nationale.

 **« Je suis la femme libre qui est sous l'eau »**

Rosario Castellanos, originaire de Chiapas, a incarné la tension et la rencontre de deux cultures. Avec un métissage qui se construit encore, les femmes du sud-est, de Chiapas, ont enduré le racisme et de grandes crises économiques, sociaux, politiques et culturels.

Avec une église catholique très intolérante et des valeurs traditionnelles si excluantes comme le système de gouvernement et une culture politique autoritaire, le chemin des femmes a été très dur parce que quand cela va mal pour les hommes, pour les femmes c'est pire.

Très vite, ont acquis une conscience sociale, les écrivaines de la taille de Rosario Castellanos qui fut professeure d'université, à l'instar

de Gabriela Mistral, et, comme elle, se sont occupées des opprimés des deux sexes.

Rosario Castellanos est évidemment l'écrivaine la plus complète et la plus remarquable au Mexique après sœur Juana Inès de la Cruz. Trois cents ans après la naissance de Sœur Juana, les circonstances ne seront pas plus différentes pour Rosario Castellanos que celles qui ont fait que Sœur Juana Inès de la Cruz ait choisi le couvent des Jeronimas pour pouvoir se dédier à la passion de sa vie : lire et écrire. Née à Comitan, Chiapas, en 1925, Rosario Castellanos très vite s'est élevée contre l'exploitation des indigènes de San Juan Chamula qui marchent furtivement en silence. Blanche, quasi-transparente, avec de grands yeux noirs, Rosario Castellanos sera toujours une fleur de serre avec ses mains et ses pieds très petits et fragiles. Miguel Angel Asturias s'exclamait : « Quelles petites mains de Maya ! »

Chroniqueuse d'un monde d'exploités, Rosario est à son tour exploitée par une société dans laquelle, jusqu'à aujourd'hui, la femme n'est ni protégée ni respectée et est seulement une *esclave du maître*, une *fais de moi selon ta volonté*. Rosario Castellanos ne vit pas la vie, elle la supporte. Tandis que l'homme se valorise, elle connaît la routine, les petits travaux, la renonciation.

Si pour l'homme, l'amour n'est que le moment où l'on devient amoureux, pour la femme, l'amour est l'immanence, le dévouement, le choix d'un mode de vie durable jusqu'à la mort : concevoir des fils et les élever. Pour l'homme, le mariage n'est pas une fin en soi ; la femme demeure dans les cours intérieures, éteint les torches, termine les travaux de la journée. Jeune, elle fait la révérence, danse dans les bals et s'assied à espérer l'arri-

vée du prince. Vieille, elle attend qu'on l'ordonne de se retirer.

Ses deux romans *Balum Canan* et *Oficio de Tinieblas* et ses contes *Cuidad Real* aussi se passent à Comitan sur le thème du célibat et de la honte qui signifie ne pas attraper un homme, est récurrent tout au long de l'œuvre, comme l'est aussi celui de la société très stratifiée, très hiérarchisée dans laquelle les Indiens sont toujours au service des Blancs.

Un matin, à Chiapas, des visiteurs s'étonnaient de voir un paysan avec son faisceau de bois, allant sur le dos de son âne alors que sa femme marchait derrière lui avec sa charge sur les épaules. Quand ils lui demandèrent pourquoi la femme allait à pied, il répondit : « Parce qu'elle n'a pas d'âne ». Rosario arriva très vite à la certitude qu'aucune femme dans son pays ne possédait d'âne par méprise et bien que plus tard elle devait se marier, avoir un enfant, elle raconta à Beatriz Espejo que depuis son enfance elle s'est réfugiée dans la solitude et a su qu'écrire diminuera cette sensation.

Après des années de vie à la Cour, Sœur Juana choisit le couvent : d'abord les Carmelitas Descalzas, ordre qui était trop rigoureux et, finalement, le Couvent de Saint Jérôme jusqu'à sa mort.

Rosario eut une mort absurde. En essayant de connecter une lampe dans sa maison de Tel Aviv, elle reçut une décharge électrique et mourut seule à bord de l'ambulance qui la conduisait à l'hôpital, sans être vue ni accompagnée de personne. En s'en allant, elle a emporté à jamais sa mémoire, son rire, tout ce qu'elle était, sa manière d'être rivièrnière, d'être radieuse. De grands honneurs lui furent rendus en Israël. Au Mexique, nous

l'avons enterrée sous la pluie ; nous l'avons convertie en parc public, en école, en lecture pour tous ; nous l'avons restituée à la terre. Au fond, Rosario a toujours su qu'elle allait mourir ; elle a tissé le fil de la mort dans presque tous les actes quotidiens et littéraires de sa vie.

Il y avait en elle quelque chose d'insaisissable, une allure rapide, une facilité de passer du rire aux larmes, du corridor à la table d'écriture, un va et vient de ses classes à la faculté de philosophie et lettres à l'Institut Kairos, une urgence, une angoisse qu'elle ressentait nuit et jour. En plusieurs fois elle prévenait qu'elle allait mourir :

*Je ne vais pas mourir de maladie
Ni de vieillesse, d'angoisse ou de
fatigue*

*Je vais mourir d'amour, je vais
m'abandonner*

Dans le giron le plus profond.

*Je n'aurai pas honte de ces mains
vides*

*Ni de cette cellule hermétique qui
s'appelle Rosario.*

*Dans les lèvres du vent il faut
m'appeler*

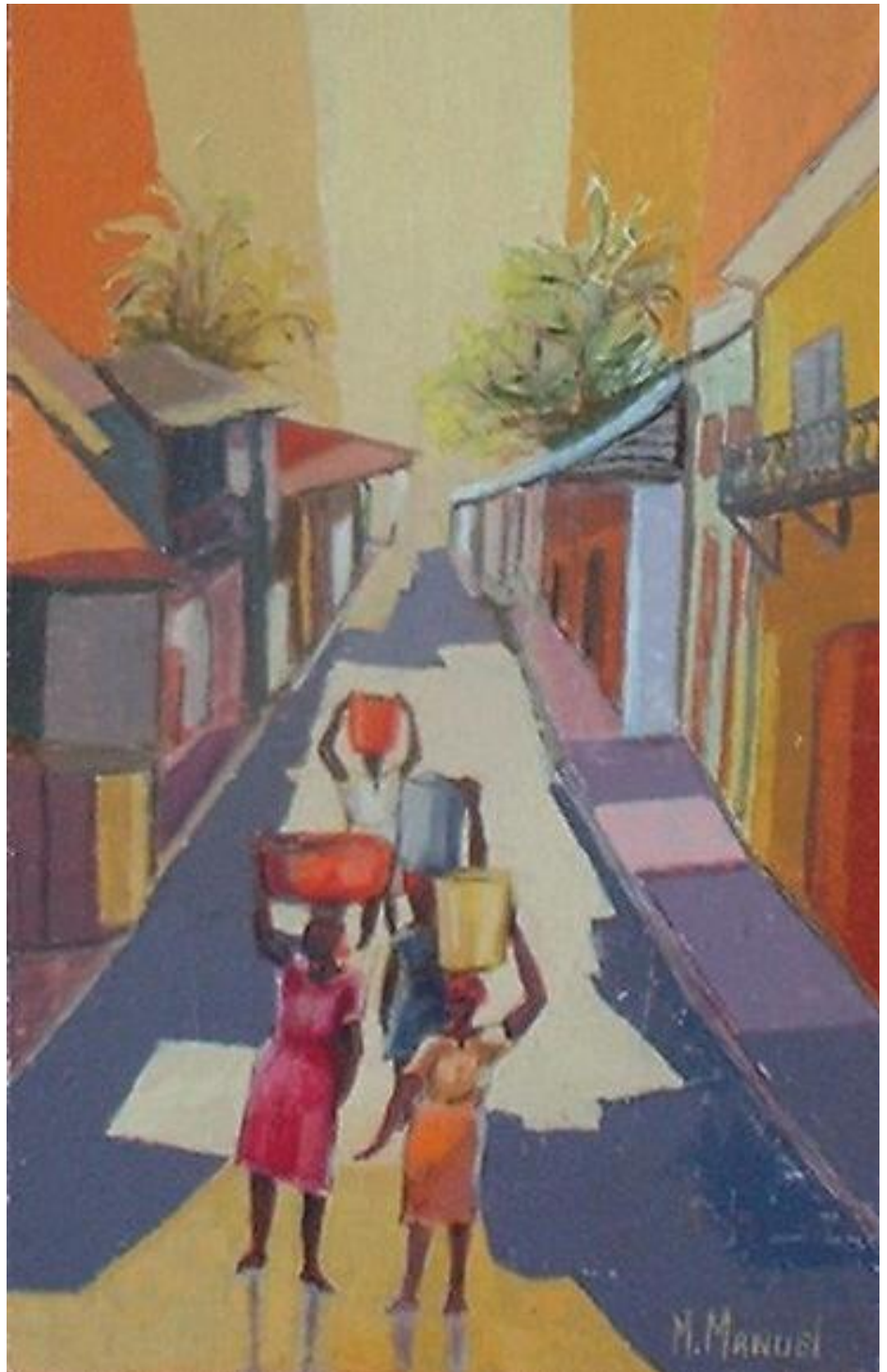
Arbre de plusieurs oiseaux.

Frida a connu la solitude, mais sur toutes les choses, arriva au fond du puits de la douleur physique. Cependant, jamais elle n'est tombée là où est tombée la majorité des femmes : se sentir victime. Au contraire, elle a peint. Si elle s'est peinte elle-même en plusieurs fois, c'est parce que son immobilité l'a transformée en son propre modèle et ses autoportraits nous racontent son histoire et ses états d'âme. Amputée d'un pied quelques mois avant sa mort, elle écrivait : « Pieds pourquoi les vouloir si j'ai des ailes pour voler » mais elle a aussi noté dans son journal : « J'espère une joyeuse sortie –et espère ne jamais revenir. »

Luis Cardoza et Aragon l'ont fort dit : « Diego et Frida étaient le paysage spirituel de Mexico, quelque chose comme le Popocatépetl et le Ixtacihuatl dans la Vallée de Anahuac. »

Maria Sabina, originaire de Oaxaca, qui mourut il y a quelques années, a attiré à son humble maison à Huautla de Jiménez d'Oaxaca, les savants comme Gordon Wasson et Roger Heim qui, à la faveur de la cérémonie de l'hallucination des champignons, ont cultivé des espèces variées et ont fait une nouvelle découverte pour la science en livrant notre matière première au docteur Alberto Hofmann à Bâle, en Suisse. Hofmann n'est moins que le découvreur du LSD. Dans la cérémonie des champignons avec Maria Sabina, les champignons amers furent mélangés avec le chocolat. Le champignon mâle et le champignon femelle, la petite paire des enfants saints, les petites personnes, comme elle les nommait, ont donné la connaissance et ont fait entonner des chansons d'une philosophie de vie, de thérapie et de transformation qui ressemblent beaucoup à ce que ressentent les femmes quand nous sommes jeunes et que personne, ni la famille, ni le mari, ni la société n'ont pu publier cette force explosive avec laquelle nous nous réveillons et que nous sortons à marcher le jour avant que les formes nous emprisonnent, non, non, non, non, non, toi non, ne fais pas, ne dis pas, non, que te diront-ils, n'essaie pas, ne regrette pas, non conforme-toi avant de pouvoir nous comparer avec Maria Sabina et répéter après elle : « Je suis la femme libre qui est sous l'eau » et de chantonner avec elle la main dans sa main :

*Parce que je suis l'eau qui regarde
Parce que je suis la femme savante en médecine
Parce que je suis la femme herboriste*



Michèle MANUEL, *Rue de Jacmel*

*Parce que je suis la femme de la brise
Parce que je suis la femme de la rosée
Je viens avec mes treize colibris
Je suis femme qui regarde jusqu'au fond
Je suis la femme qui regarde au fond
Je suis la femme qui regarde au fond
Je suis femme de lumière
Je suis la femme lumière*

*Je suis femme de jour
Je suis femme de tonnerre
Je suis femme Christ
Je suis femme de Jésus-Christ
Je suis femme grande étoile
Je suis femme croix étoilée
Je suis femme lune*

Merci beaucoup d'avoir écouté.